

## **Comment le destin vous conduit du côté de chez Laurette**

Il est des rencontres qui commencent par presque rien.

Un regard, une poignée de main, un coup de téléphone, parfois même une petite annonce passée dans un journal.

Sur le moment, on n'y prête guère attention.

On ignore que ce qui vient de se produire, si banal en apparence, va peu à peu changer le cours d'une vie.

Avec le recul, certaines rencontres prennent une tout autre dimension.

On se dit alors que le hasard porte parfois un autre nom : celui du destin comme le titre de mon livre.

C'est ainsi que, sans le savoir, notre chemin allait croiser celui de Michel et Geneviève Delpech.

Nous étions en 1995.

À cette époque, nous avions une magnifique chienne Léonberg qui venait de nous donner une portée de chiots.

Comme cela arrive dans ces circonstances, les petits trouvèrent progressivement preneurs. Il nous en restait toutefois un, un beau jeune mâle que nous décidâmes de mettre en vente par l'intermédiaire d'une annonce.

Quelques temps plus tard, mon épouse reçut un coup de téléphone.

Au bout du fil, une dame de la région parisienne, qui habitait Villennes-sur-Seine, se montrait intéressée par le chiot.

La conversation fut agréable et, après quelques échanges, la vente fut rapidement conclue.

Nous avions cependant précisé que nous ne souhaitions pas simplement remettre le chien à un transporteur.

Nous préférons faire nous-mêmes le déplacement et conduire le chiot jusqu'à sa nouvelle maison.

Mon épouse demanda donc à notre interlocutrice son nom et son adresse.

« Je suis Madame Geneviève Delpech ».

Un petit silence.

« Delpech... comme le chanteur ? »

Oui, répondit-elle. « C'est mon mari ».

Nous n'en savions pas davantage.

Nous étions bien loin d'imaginer que derrière ce simple nom se trouvait un homme qui allait devenir, au fil des années, un ami très cher.

Quelques mois passèrent.

Nous avons gardé contact et, naturellement, les relations étaient devenues plus chaleureuses.

Un jour, Michel nous téléphona pour nous demander un service.

Il devait partir quelques jours en vacances d'hiver à Serre-Chevalier.

Tout était prévu, ou presque.

Car au dernier moment, le propriétaire de la location lui fit savoir qu'il n'acceptait finalement pas les chiens.

Lorenzo, leur chien, se retrouvait donc sans solution.

Michel nous demanda si nous pouvions le garder pendant une semaine.

Nous acceptâmes avec plaisir.

Le lendemain de son arrivée, je m'apprêtais à partir au marché comme d'habitude. Je pris Lorenzo pour lui mettre son collier et sa laisse.

Mais au moment où je passai la laisse autour de son cou, le chien se mit soudain à trembler.

Puis à convulser.

Tout se passa très vite.

Je compris immédiatement qu'il se passait quelque chose de grave.

Je le pris avec moi et me précipitai chez le vétérinaire.

Mais Lorenzo n'arriva jamais vivant jusqu'au cabinet.

Il mourut dans la voiture.

Le vétérinaire tenta de le réanimer, sans succès.

Je restai quelques instants complètement abasourdi.

Puis une autre pensée me traversa l'esprit.

Nous connaissions à peine les Delpech.

Bien sûr, nous avions échangé quelques mots lors de la vente du chiot.

Nous avons sympathisé, certes, mais nous n'étions encore que des connaissances.

Et voilà que leur chien venait de mourir alors qu'il nous avait été confié.

Je dois avouer que mon esprit se mit immédiatement à imaginer le pire.

Qu'allait-il se passer ?

Allaient-ils nous accuser ?

Allaient-ils considérer que nous étions responsables ?

Allions-nous devoir nous expliquer, nous justifier, voire affronter un procès ?

Je me faisais déjà toutes sortes de scénarios.

Puis vint le moment de téléphoner à Geneviève.

Je n'oublierai jamais cet appel.

À peine lui eus-je annoncé la nouvelle qu'elle éclata en sanglots.

Sa douleur était immense.

Et pourtant, dans cette douleur, il n'y eut pas le moindre reproche.

Au contraire.

Geneviève et Michel se montrèrent profondément désolés pour nous.

Ils savaient que nous n'y étions pour rien.

Leur chagrin était immense, mais ils comprenaient également la situation dans laquelle nous nous trouvions.

Ce jour-là, quelque chose changea entre nous.

Nous avons perdu Lorenzo, mais nous venions de gagner quelque chose de beaucoup plus précieux : une confiance réciproque.

Quelques mois plus tard, notre chienne eut une nouvelle portée.

Cette fois, un chiot était naturellement destiné aux Delpech.

Le hasard avait fait son œuvre, mais le hasard ne semblait pas vouloir s'arrêter là.

Nous avons commencé à nous fréquenter, à nous apprécier.

Les échanges téléphoniques étaient devenus plus nombreux, les visites aussi.

Et puis survint un événement qui allait définitivement sceller notre amitié.

Ma fille Juliette avait alors dix-sept ans.

Elle était passionnée de cheval.

Un jour, elle fit une chute extrêmement grave.

Son état était si préoccupant qu'elle dut être hélicoptérée jusqu'à Dijon.

Elle souffrait d'un œdème au cerveau et les médecins étaient très inquiets.

Je me souviens encore de cette phrase qui nous glaça le sang :

« Si elle passe la nuit, ce sera déjà pas mal ».

Comment décrire ce que l'on ressent lorsque la vie de son enfant ne tient plus qu'à quelques heures ?

Nous étions anéantis.

Depuis trois jours, nous ne mangions presque plus.

Nous vivions dans l'attente d'un signe, d'une bonne nouvelle, d'un espoir auquel nous nous raccrochions désespérément.

C'est dans ce contexte que Michel nous téléphona.

Il voulait simplement prendre de nos nouvelles.

Nous lui racontâmes l'accident de Juliette.

Il aurait pu nous adresser quelques mots de compassion, comme le font beaucoup de gens lorsqu'ils apprennent un malheur.

Mais Michel n'était pas de ceux-là.

Il ne se contentait pas de paroles.

Il agissait.

Sans même prendre le temps de réfléchir, Michel et Geneviève quittèrent Cadenet, dans le Luberon, et prirent la route pour venir jusqu'à nous.

Ils firent des centaines de kilomètres pour être à nos côtés.

Pour nous soutenir.

Pour nous reconforter.

Simplement pour nous dire, par leur présence : « Vous n'êtes pas seuls. »

Ce geste, je ne l'ai jamais oublié.

Il y a dans la vie des moments où les mots deviennent inutiles.

La présence d'un être humain suffit.

Michel et Geneviève venaient de nous offrir cette présence-là.  
À partir de ce jour, notre relation ne fut plus jamais la même.

Ce n'était plus une amitié née d'une rencontre autour d'un chien.

C'était devenu une amitié éprouvée par la vie.

Lorsque Juliette fut tirée d'affaire et suffisamment remise, Michel et Geneviève nous invitèrent chez eux, à Cadenet.

Nous y allâmes avec Juliette, encore convalescente.

Les visites se succédèrent ensuite au fil des années.

Nous nous retrouvions régulièrement.

Nous partagions des repas, des conversations, des moments de joie, parfois aussi des préoccupations.

La vie passait.

Les années aussi.

Et notre amitié demeurait.

Pendant près de vingt-cinq ans, nos chemins ne cessèrent de se croiser.  
Jusqu'en 2016.

Jusqu'au jour où Michel nous quitta.

Avec les années, notre amitié m'avait naturellement conduit à devenir, à certains moments, le confident et le conseiller de Michel.

Il avait une qualité qui était à la fois magnifique et dangereuse : il faisait confiance aux gens.

Il était généreux.

Peut-être trop généreux parfois.

Sa bonté pouvait malheureusement attirer ceux qui savaient en profiter.

C'est ainsi qu'il se retrouva confronté à deux affaires dans lesquelles sa gentillesse lui joua, d'une certaine manière, un mauvais tour.

L'une d'elles concernait un homme qui travaillait chez eux.

C'était une sorte d'homme à tout faire : petites réparations, transport des chiens, travaux divers, tâches ménagères et services du quotidien.

Il était, me semblait-il, rémunéré avec une générosité qui ne laissait guère de place au doute.

Mais lorsque cet homme apprit que Michel était atteint d'un cancer, quelque chose changea.

Il eut alors une idée pour le moins surprenante.

Avec l'aide d'un avocat parisien, il entreprit de déposer une plainte au pénal pour travail dissimulé.

J'eus beaucoup de mal à comprendre une telle démarche.

Au-delà même de l'aspect juridique, c'était surtout la déloyauté du procédé qui me choquait.

Il aurait pu, s'il estimait avoir des droits à faire valoir, engager une procédure prud'homale.

Cela aurait été une voie plus naturelle, plus proportionnée et certainement moins agressive.

Mais ce ne fut pas son choix.

J'avais le sentiment qu'il avait parfaitement compris que Michel était gravement malade et que le temps lui était compté.

Il fallait donc, en quelque sorte, profiter de la situation tant qu'il était encore temps.

Une dernière fois, tirer quelque chose de celui qui, pendant des années, avait été généreux avec lui.

Je trouvais cela profondément triste et dégueulasse .

Et, plus encore, profondément humain dans ce que l'humanité peut parfois avoir de plus sombre : lorsque la cupidité prend le pas sur la reconnaissance.

La procédure pénale, elle, allait suivre son long chemin.  
Mais Michel n'était plus là pour en connaître l'issue.

Il mourut en 2016, avant que la procédure ne parvienne à son terme.

Et, comme le veut la loi, le décès de la personne mise en cause entraîna l'extinction de l'action publique.

L'affaire s'acheva donc avec lui.

Mais certaines histoires ne s'achèvent jamais véritablement.

Car lorsque je repense à Michel, je ne pense pas à cette procédure, ni aux mesquineries qui ont pu l'entourer.

Je repense à un coup de téléphone.

À un chien.

À Lorenzo.

Je repense à une petite annonce passée en 1995.

À une femme qui, au bout du fil, avait dit : « Je suis Madame Geneviève Delpech. »

Et à cette réponse presque anodine :

« Delpech... comme le chanteur » ?

Je repense surtout à deux personnes qui, un jour, ont fait plusieurs centaines de kilomètres simplement parce qu'elles avaient appris que notre fille était entre la vie et la mort.

Et je me dis que c'est peut-être cela, finalement, le destin.

Il ne se manifeste pas toujours dans les grands événements.

Parfois, il commence par une petite annonce, un chiot et un simple coup de téléphone.

Puis il vous emmène, sans bruit, dans les méandres de la vie.

La dernière fois que j'ai vu Michel, c'était à l'hôpital Saint-Louis, sur son lit de souffrance.

Je garde de cet instant une image qui ne me quittera jamais : celle d'un homme confronté à l'épreuve avec un courage qui m'a profondément bouleversé.

Un courage difficile à nommer, tant il était immense, presque innommable.

Malgré la souffrance, Michel avait cette force, cette dignité et cette présence qui imposaient le respect.

Je l'ai aussi admiré pour cela, profondément.